

EXPOSITION « MARE NOSTRUM »

10 Décembre 2018
> 9 Février 2019



ES SAADI
MARRAKECH RESORT



COMPTOIR
DES MINES
GALERIE

EXPOSITION

« MARE NOSTRUM »

10 Décembre 2018
> 9 Février 2019

MUSTAPHA AKRIM

MARIAM ABOUZID SOUALI

YOUNESS ATBANE

MAHI BINEBINE

HASSAN BOURKIA

SIMOHAMMED FETTAKA

KHALIL NEMMAOUI



ES SAADI
MARRAKECH RESORT



**COMPTOIR
DES MINES
GALERIE**

Chers amis amateurs,

En Novembre 2016, nous investissons à Marrakech les bâtiments de l'ancien Comptoir des mines au quartier Guéliz, pour nous associer à la COP22 et parler à notre façon « d'un état du monde, et de l'utilisation abusive de ses ressources ».

L'aventure du Comptoir des Mines naissait vraiment à ce moment-là, et l'exposition « Rupture » était décisive parce qu'elle soulignait notre principal engagement artistique : « témoigner des grands types de bouleversements sociaux et culturels à travers l'art ».

L'exposition « Traversée » en février dernier, avec 10 projets distincts, a permis dans une autre mesure de donner à voir l'articulation et les résonances qu'entretiennent entre eux différents artistes autour de problématiques communes. La question posée aux visiteurs, et qui liait tous les contenus entre eux, était « dessine moi le chemin qui mène chez toi » (empruntée à Mohamed Arjedal), où nous abordions les rapports entre notre territoire et ceux qui le considèrent encore à ce jour comme une découverte.

Alors que Marrakech s'apprête à accueillir actuellement en Décembre à la même période le festival du film de Marrakech et le Forum autour des migrations internationales, nous avons souhaité, à notre façon, aborder la délicate question de l'espace méditerranéen à travers le projet « Mare Nostrum ». Mare Nostrum, de son étymologie latine signifie Notre Mer, c'est l'appellation ironique, empreinte de domination, que les romains ont donné à ce vaste espace, devenu « lac » à leurs yeux après en avoir contrôlé toutes les rives.

Aucun autre empire n'a, à ce jour, égalé la domination romaine sur l'espace méditerranéen, qui demeura, depuis, le théâtre privilégié de toutes les grandes conquêtes coloniales et affrontements idéologiques ou religieux du IV^e au XX^e siècle.

Après 1945, la situation de la zone méditerranéenne observera de grands bouleversements avec successivement « la guerre froide », l'indépendance des états d'Afrique du nord (entre 1956 et 1962), la création de l'Union Européenne, l'éclatement de l'ancienne Yougoslavie, les conflits au proche et moyen orient, la montée des fanatismes religieux, les printemps arabes et l'exode massive des réfugiés des conflits, survenus après 2011. Tout au long de cette époque contemporaine, l'espace méditerranéen a continué à être au cœur des principales préoccupations politiques et sociales du monde, bien que sa dimension économique se soit réduite ou déplacée vers d'autres régions du globe.

Comment alors, à partir du Maroc, aborder la méditerranée et parler de la dimension intime qui nous lie à elle ? Comment les artistes marocains considèrent-ils aujourd'hui cet espace, au vu de ses bouleversements ? Mare Nostrum est-elle encore un espace commun de brassage ou une barrière rigide ? Est-il possible qu'Ibiza, Lampedusa, Tripoli, Mykonos, Ceuta, baignent dans les mêmes eaux sans connexions entre les destins humains ?

En septembre dernier, apparaissaient au Maroc les premières vidéos sur les réseaux sociaux de candidats nationaux à l'émigration, se filmant en train de quitter le territoire avec cette formule lapidaire « que le dernier d'entre nous éteigne la lumière ». Expression d'un mal-être collectif ? Incertitudes en un avenir commun ? Epuisement ? Ces vidéos nous ont violemment indigné et ont produit une onde de choc qui a traversé les nombreuses couches de la société marocaine. Nous devenions témoins impuissants dans les conditions « du direct » d'une traversée illégale avec son lot de frayeurs, et craignant pour eux un naufrage.

En art, la plus importante évocation qui nous vient à l'esprit en abordant le naufrage est « le radeau de la méduse », par Théodore Géricault, célèbre œuvre du mouvement romantique français

réalisée et exposée pour la première fois entre 1818 et 1819 à Paris. Quel symbole, deux siècles après, d'accueillir à Marrakech le forum sur les migrations et d'entendre encore l'expression du « Radeau de la Méduse » chaque fois que des corps sont repêchés à la mer, ou que des embarcations sont sauvées in extremis d'un drame imminent, et d'être encore interpellé par certaines considérations sociales qui ont poussé Théodore Géricault à réaliser son chef d'œuvre.

Le Forum Mondial de la Migration et du Développement était l'occasion pour nous d'inventer un dialogue artistique entre les deux rives, et à travers l'histoire pour aborder les multiples dimensions de l'espace méditerranéen tel que perçu ici... Chaque artiste invité à ce projet avait sa vision propre de la « méditerranée ». A travers plusieurs médiums, ils ont abordé sans concertation des situations mêlant droits universels, l'Histoire, les contraintes physiques, les bagages, et le naufrage. Nous sommes très fiers des défis qu'ils ont pu surpasser pour créer, témoigner, et transmettre.

Pour ma part, les images de cet été ont réveillé une blessure intime survenue en 2011, avec la disparition d'une personne qui m'était très chère lors d'un naufrage entre le Maroc et l'Espagne. Je prends la parole pour vous en parler un peu car Nouredine (de son prénom) travaillait en tant que marin au port de M'diq. Si j'en parle aujourd'hui, c'est parce que ce jeune homme natif de Tétouan, était un garçon formidable et que j'admirais. Il avait toute l'élégance, le raffinement et la distinction des « gens bien nés », pour reprendre une expression que je trouve ridicule. Comme beaucoup de jeunes de son âge, Nouredine travaillait l'été avec les propriétaires de bateaux, et l'hiver, se débrouillait à gagner sa vie comme il pouvait... Pendant des années, nous avons partagé tellement de moments qu'il était devenu pour moi un second frère bienveillant. L'annonce soudaine de son décès en 2011 nous a plongé dans un deuil terrible. Nouredine s'était, le temps d'une nuit, transformé en passeur ou avait fait partie d'une « traversée ». Nous n'avons jamais élucidé les circonstances exactes

de sa mort, au grand dam de mon père. Nous touchions du coup le drame de l'immigration clandestine dans sa réalité crue sans pouvoir en parler en public, car ce sujet est un véritable tabou au Maroc.

Je n'en ai pas discuté avec les artistes impliqués dans ce projet, pour ne pas les influencer, car sans doute eux aussi connaissent des gens qui ont tenté ce type de voyage, et que les naufrages, même s'ils nourrissent les actualités, ne constituent en réalité qu'un des aspects spectaculaires que vit aujourd'hui la méditerranée.

« Notre Mer », que nous vous révélons aujourd'hui, témoigne de l'importance de l'art à accompagner la société pour fabriquer du sens et témoigner de son époque. Les actualités chassant d'autres, toujours « plus fraîches », fabriquent des images périssables tandis que les œuvres d'art ont ce pouvoir de traverser les temps et de voyager dans les imaginaires.

Aujourd'hui, Marrakech abrite le forum sur les migrations internationales avec la présence de grandes puissances occidentales qui cherchent à endiguer l'immigration clandestine et rapatrier les migrants illégaux vers leurs pays d'origine car, selon eux, ils destabiliseraient leurs ordres et équilibres sociaux. Il sera sûrement question de moyens de contrôles et de régulation des flux migratoires, de financements des économies du sud, avec en échange, la délicate question des camps de rétention sur notre rive méditerranéenne. Dans cette situation, où la négociation entre le Nord et le Sud semble se focaliser sur l'espace méditerranéen, comment conserver son humanité pour décider en lieu et place de millions de gens, que la misère et la guerre jettent sur les chemins de l'exode. Mohammed Kacimi, grand artiste marocain (exposé actuellement au MuCEM de Marseille) écrivait « tous les états ont des lois élaborées mais c'est dans la pratique que la dignité de l'homme se perd ».

Hicham Daoudi

MARIAM ABOUZID SOUALI LE CHAOS DU MONDE.

Oser voir.

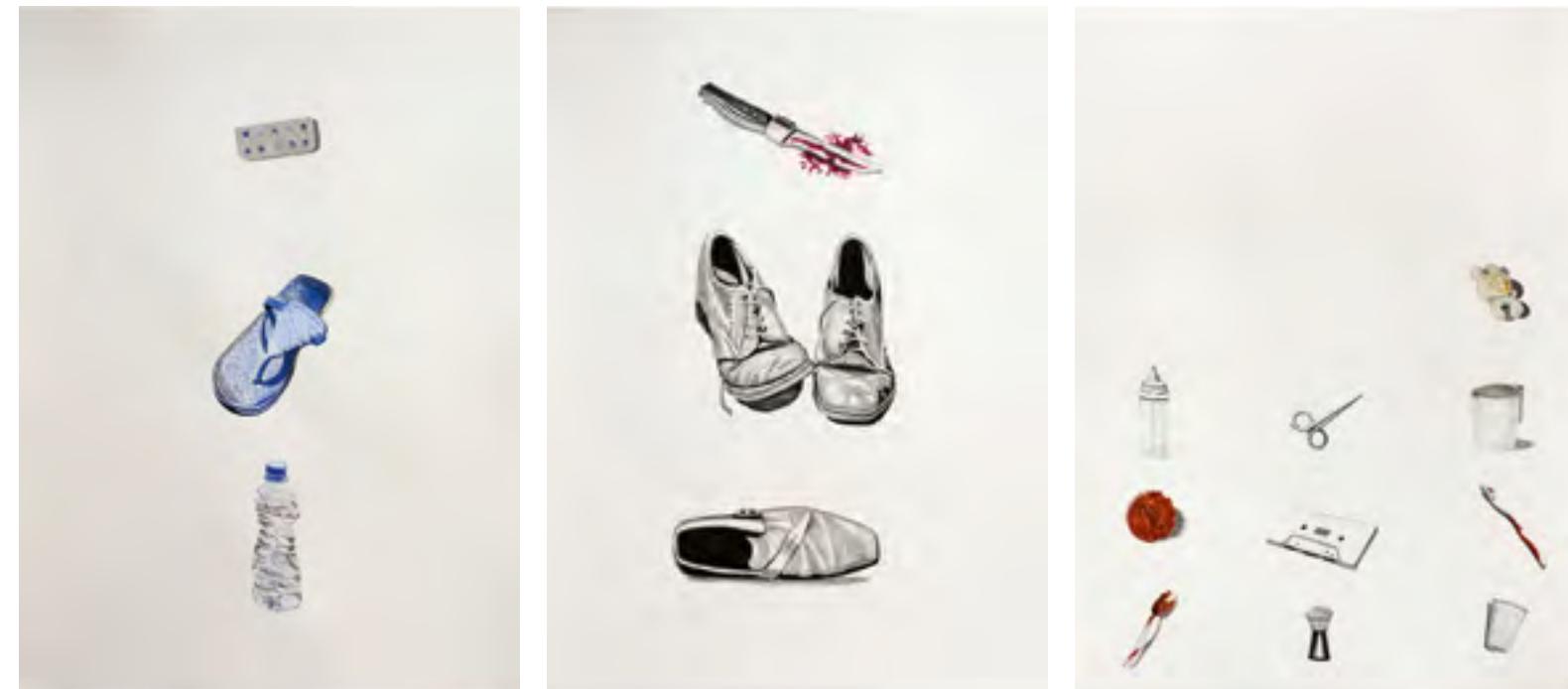
Oser voir en face la noirceur du monde. Des tragédies de notre temps donner témoignage. Par la peinture, leur donner la force d'un drame antique. De l'humaine condition, dire la fragilité.

Aux murs de l'atelier à Marrakech, une photocopie format A4 du Radeau de la Méduse a rétréci le chef d'œuvre de Géricault au format d'une page déchirée. Mais deux détails de l'immense composition sont punaisés sur des feuilles de même format et s'en trouvent agrandis de manière démesurée. Ce sont les corps nus des deux naufragés au premier plan de cette pyramide humaine instable qui a fait dire de l'œuvre qu'elle était « autant une leçon d'architecture qu'une leçon d'anatomie ». Le corps de droite est celui d'un noyé, la tête plongée dans l'eau, et n'est retenu au radeau que par sa jambe repliée en équerre et coincée sous un madrier. Collées aux reproductions de Géricault comme dans un pêle-mêle de références visuelles, deux photographies d'actualité également

photocopiées dans le même format standard : l'une prise depuis le pont d'un bateau où une trappe ouverte laisse deviner dans la pénombre les regards éblouis d'un groupe de jeunes hommes africains entassés « à fond de cale ». L'autre, difficilement soutenable, est celle d'un jeune enfant, couvert de la poussière d'une explosion, dont le visage ensanglanté nous fait face.

Aux murs de l'atelier donc, les victimes d'aujourd'hui côtoient les noyés de Géricault. La terrible ambition de Mariam Abouزيد Souali se lit ainsi dans les images qui l'ont accompagnée dans la préparation de Mare Nostrum, toile de 5 mètres sur 7 qui reprend les dimensions exactes du chef d'œuvre de Géricault aujourd'hui exposé dans les salles de la peinture française au Louvre.

L'enjeu de ce dialogue avec le chef d'œuvre de Géricault, peint il y a exactement deux cents ans, n'est pas seulement pour elle d'en donner une version contemporaine, de peindre les naufragés d'aujourd'hui, les disparus en mer, ce qui est en soi une entreprise démesurée. Mais dans



Mariam Abouزيد Souali, Dessins préparatoires. Mine de plomb et encre sur papier. 65 x 50 cm (chacun)

cette confrontation avec l'icône du Louvre, l'ambition secrète de l'œuvre est aussi de nous inviter à une réflexion sur les pouvoirs de la peinture, son éloquence propre.

Du Radeau peint par Géricault, l'histoire a retenu le récit macabre du peintre visitant l'hôpital Beaujon à Paris pour y dessiner d'après modèle la raideur cadavérique des corps morts et la putréfaction des chairs. Les anecdotes

décrivant le peintre rapportant à l'atelier des membres mutilés et même une tête coupée confèrent à l'artiste cette touche gothique qui expliquera sans doute une part de la fascination du public anglais. L'œuvre, décrite à Paris en 1819, remporte un vif succès public à Londres en 1820. En France, le scandale est d'abord politique. Le récit du naufrage publié par les survivants provoque une énorme émotion et la colère populaire

à l'encontre des responsables contraint le ministre de la marine à la démission. Cette peinture soucieuse de ses effets, dont les dimensions, la composition même sont conçues pour frapper les esprits, met en scène ce qui est alors un scandale d'Etat. Le Radeau est bien une œuvre de combat, un tableau politique, une dénonciation.

Sur sa toile qui touche à la charpente métallique du hangar et à laquelle elle accède chaque jour par un échafaudage, Mariam Abouzid Souali reprend évidemment le format spectaculaire de Géricault, mais aussi et surtout sa formule. Il s'agit de frapper les esprits pour attiser notre colère. Mettre en scène un naufrage non comme une catastrophe naturelle mais pour hurler le scandale de cette tragédie chaque jour répétée en Méditerranée des innocents noyés.

De même que Géricault avait longuement questionné deux survivants du naufrage pour représenter très exactement le radeau abandonné en mer par le capitaine du navire, Mariam a multiplié les esquisses de l'embarcation. Les premiers dessins préparatoires montrent une barque en bois à haut bord peinte de couleurs vives. Son radeau sera finalement un de ces grands canots gonflables à fond plat qui embarquent depuis les côtes du Maroc ou de Libye.

L'éloquence de l'œuvre, en résonance intime avec la grande tragédie de notre temps, celle des candidats à l'exil qui disparaissent en mer, elle tient aux détails, aux objets qui « datent » le naufrage. « Mon lien avec le présent, c'est le travail sur les objets, les matériaux qui disent notre modernité », explique l'artiste. Le fer donc qui se substitue au bois, le bidon de plastique aux barriques de vin que de disputaient les survivants de la Méduse. Ces objets dérisoires que la vague disperse ce sont les seules possessions des victimes. Elles disent la déchirure de l'exil, le baluchon, le sac qui contient les restes d'une vie et le déménagement en bandoulière. Une série de dessins préparatoires en dresse l'inventaire poignant et minuscule : chaussures, biberons, gobelet, bouteille, sandale, plaquette de médicaments.

Deux autres artistes marocains captent cette valeur indicible de l'objet, comme métaphore de l'exil. Hassan Bourkia (né en 1956) a depuis longtemps donné une présence aux invisibles, aux migrants. Dans des assemblages présentés au sein de l'exposition Crossings au Comptoir des Mines (2018), ses caisses et cages renfermaient dans leurs tiroirs les effets personnels des migrants, photos d'une vie d'avant et chaussures abandonnées. De son côté, Mustapha Akrim (né en 1981), a choisi de couler dans le

ciment ces mêmes objets dérisoires qui relient les exilés à leurs origines. Dans *Exilé maintenant*, même chez moi, Mahmoud Darwich de 2015, grande installation murale, ces objets du quotidien, chaussures, clefs, s'empilent sur de petites étagères en béton pour dire le destin pétrifié des palestiniens apatrides.

Ici, l'immense composition picturale de *Mare Nostrum* se nourrit et vibre de ce même sens aigu du détail. Isolés par le dessin, comme flottant à la surface de la page, ces objets intimes restent les seules traces des engloutis, des victimes anonymes.



Détail de l'œuvre « Exilé maintenant, même chez moi, Mahmoud Darwich », 2015 de Mustapha AKRIM



*Mariam Abouzeid Souali
Dessin préparatoire
Mine et encre sur papier*

Si Mariam parle du Radeau de Géricault comme d'une « œuvre qu'il fallait détourner », elle en conserve le ressort dramatique interne, le choix de l'instant décisif. Mais quand Géricault choisit de faire surgir sur la ligne d'horizon le triangle minuscule du navire de secours qui portera secours aux 15 survivants, Mariam Abouzeid Souali

choisit l'instant où l'embarcation se retourne et précipite les naufragés dans la mer : « Pour moi, il n'y a pas d'espoir, je veux exprimer la rage ». A la composition pyramidale de Géricault, elle substitue le chaos de l'avalanche, à l'empilement, la chute. « C'est le chaos dans cette toile » explique l'artiste qui dit avoir choisi cette composition

chaotique en réponse au chaos du monde qu'elle se refuse d'atténuer en un bel ordonnancement. Cette acceptation du chaos comme principe même de la composition, il est peut-être la clef de l'œuvre.

En effet, le chaos est aussi un principe dynamique. Les dessins préparatoires ont d'abord fouillé la composition de Géricault à la manière d'un interprète qui déchiffre la partition. L'artiste s'est livrée à un travail d'ascèse. Il a fallu oublier Géricault pour mieux l'absorber. Les esquisses traduisent ce lent travail de réduction. Les personnages sont moins nombreux dans la version finale que dans les prémises de l'œuvre à venir.

La vague redresse brutalement le pont du navire à la verticale dans le plan même du tableau. L'œuvre fait alors coexister une vision surplombante, le pont du bateau vu d'en haut, avec une vue en perspective depuis le niveau de la mer. Cette coexistence des deux points de vue traduit évidemment les flux de l'élément marin et déstabilise notre lecture même de la scène. L'élément déclencheur du chaos est représenté dans le sens de lecture de l'œuvre puisqu'une vague scélérate se dresse sur la gauche et fait chavirer toute la scène par son aspiration ascendante.

Motif classique et morceau de bravoure de l'histoire de la peinture, la vague est par définition ce pur mouvement dont l'artiste doit dompter la mystérieuse dynamique des fluides. Les grands paysagistes hollandais en ont fait profession. Dans sa seule marine connue, Rembrandt en tire un effet dramatique dans une scène de la bible où le Christ sur le lac de Tibériade se trouve menacé de naufrage. Géricault, et Turner après lui, en font le même usage. Les observateurs de l'époque ont souligné combien l'artiste avait peint son radeau sur une mer houleuse par temps d'orage en contradiction avec les récits des survivants.

Ici aussi, la mer qui se soulève est à la fois le motif pictural et l'élément déclencheur du mouvement de l'œuvre. Le brusque chavirage bouleverse la verticale et l'horizontale et propulse les corps dans l'espace. A la manière des corps athlètes dont Jules-Etienne Marey et Edward Muybridge, au XIX^e siècle, ont décomposé le saut ou la course par la multiplication des clichés, les personnages de Mariam sont saisis dans les contorsions successives de leur brusque perte d'équilibre.



*Ensemble de photographies de recherche,
réalisées par Mariam Abouzi,
mettant en scène des mouvements
de chutes et scènes de naufrages.*

*Chorégraphie: Kamal Adissa
Photographies: Benoit Bost*



On sait combien grande fut l'influence de ces pionniers de la chronophotographie sur les avant-gardes picturales dans leur ambition de traduire visuellement le mouvement par la peinture par sa décomposition en une succession de moments, du balcon de Balla à l'escalier de Duchamp.

Mais dans cette scène de naufrage, c'est au sens strict du terme une chorégraphie de la chute des corps qui s'organise sur la toile. Dans l'atelier, Mariam a convié le chorégraphe Kamal Adissa et sa compagnie devant l'œuvre de Géricault, elle a dirigé une improvisation, comme une libre interprétation dansée du naufrage. De cette performance, les photographies de Benoît Bost sont la trace vivante. Mais ces photographies constituent comme l'alphabet de formes dont l'artiste avait besoin et dans lequel elle puise. La représentation du mouvement en peinture s'enrichit alors d'une connivence plus profonde encore entre la peintre faite chorégraphe et la performance dont la peinture se nourrit à travers sa transcription photographique. Les états successifs de l'œuvre rejoignent dans le processus même de création les états successifs du corps en mouvement.

La torsion des corps, la gamme des gestes qui accompagnent l'élan de celui qui dans l'instantané photographique abolit la tyrannie de la pesanteur ont été dirigées par l'artiste qui s'est dotée, le temps d'une performance, d'un véritable outil visuel. Des corps en apesanteur entre terreur et plaisir comme le suggère la série iconique des corps en lévitation du photographe américain Aaron Siskind.

Dans un renversement inédit, la peinture ne sert pas ici de décors à la performance ou à la danse (Rauschenberg / Merce Cunningham). Elle n'habille pas non plus le corps du danseur tels les parangole dont s'enveloppe Helio Oiticica. La performance est ici une étape constitutive et préalable de l'œuvre picturale.

Mariam avoue avoir songé à suivre Géricault jusque dans son désir d'observer le corps dans tous états, jusqu'à fouiller l'hôpital pour y copier les corps morts. Elle n'y a renoncé que pour mieux fabriquer le répertoire des formes et des gestuelles dont elle avait besoin. Elle confirme : « Cela m'a permis de visualiser les mouvements. Sur la toile, les

personnages ne doivent pas être figés ». Un répertoire qu'elle se fabrique et vient étoffer celui de ses propres archives visuelles tant Mariam est une plasticienne érudite qui fréquente les grands anciens. Plusieurs ont compté dans la longue maturation de cette œuvre-catastrophe. Des maîtres qu'elle a fréquenté au quotidien dans l'atelier au-delà même de Géricault. « Ça prend du temps d'être familier avec un artiste » avoue t'elle.



Mariam Abouziid Souali
croquis
18,5 x 29 cm



Mariam Abouziid Souali
Dessin préparatoire
Mine de plomb et encre sur papier
69 x 65 cm

Et parmi ces passeurs qu'elle a fréquentés comme on prend conseil auprès d'un sage professeur, il y a Delacroix, dont La barque de Dante voisine le Radeau de Géricault aux murs de l'atelier. Tableau de jeunesse qui ose représenter l'enfer et le désespoir des damnés qui s'agrippent à toute force à la barque. Savoir que d'autres ont osé peindre cela, le désespoir du naufragé, le désespoir de cette mère dans le Déluge de Poussin, qui tend son enfant à bout de bras au-dessus des flots pour le sauver.

Absorber ces images, puis les oublier. Laisser ces images de drame et de douleur faire leur travail dans l'inconscient et les laisser ressurgir. Devenir avare de ces images enfin. Chercher l'ascèse. Donner à tous ces inconnus dans le silence de cette grande toile le tombeau dont la mer les a privés.

Alexandre Colliex



Photos de Mariam Abouزيد Souali, réalisant son oeuvre

MARIAM ABOUZID SOUALI
(NÉE EN 1989)
Mare Nostrum, 2018
Acrylique sur toile
491 x 716 cm



CHRONOGRAPHIE D'UN NAUFRAGE

Peut-être les passagers rêvent-ils lors de la traversée. Peut-être ne savent-ils pas encore la profondeur d'une mer, n'en distinguent que l'étendue lisse, surface plane et sans repères où ils plaquent leurs mirages et leurs rêves, immense, bleue et méditative. Et donc, peut-être rêve-t-on de ce rivage où les aspirations pourraient enfin bourgeonner. L'embarcation glisse sur une mer d'huile, traque son cap, son sillon vague doucement derrière elle. La traversée suit son fil conducteur. Brusquement, nous quittons le temps poussif de la traversée pour entrer dans celui du naufrage.

Un naufrage est une rupture qui fend la tranquillité de la traversée. Il brise un ordre, une linéarité. Le naufrage « véhicule en soi l'isotopie du changement violent d'une situation » (1). Une situation est un ensemble de conditions matérielles et morales; le naufrage écrase la situation existante et impose la sienne, sa réalité brute et ses codes, son éthique limitative et encombrée de dilemmes: qui sauver ? Qui laisser mourir ? Doit-on couper les mains des naufragés qui tentent de monter à bord, car « s'il en monte un seul de plus, nous sommes tous foutus ! La barque est pleine » (2) ?

Un naufrage est une perte du cap. Le capitaine de La Méduse Duroy de Chaumareys se trompa de cap et précipita le vaisseau dans un banc de sable. Cap comme direction, mais aussi objectif, dessein, aspiration. On sacrifie la destination au profit d'un rivage, une presque-île, un rocher, une terra incognita, enfin, qu'importe, que ce soit de la terre, du solide, quelque part où on aura les pieds au sec, on embrassera le sable en grelottant, on fixera la mer du regard en claquant des dents et on repensera à la noyade évitée, on songera aux noyés et on scrutera la mer d'un œil expectatif; elle finit toujours par vomir les corps sur le sable. Ils auront droit à une sépulture.

Un naufrage est une perte de repères. La nuit s'engouffre de toutes parts. L'horizon se découpe, on cherche un point salvateur à l'horizon, une lumière. Au ras de l'eau, la visibilité est minimale. On traque les bruits; la sirène d'un bateau avoisinant, les appels d'un équipage alerté du naufrage, quelque chose, enfin. Les vagues cognent fort, font siffler les oreilles, on redouble d'efforts pour garder la tête hors de l'eau. On lutte contre les éléments. Survient le sentiment de l'abandon. Les destins des naufragés sont connexes, mais leurs destinées sont isolées; chacun la sienne, chacun ses peurs, ses angoisses, son désarroi. A les regarder de loin, si collés, adhérents, à peine imagine-t-on toute cette vie intérieure privative, à peine imagine-t-on que de telles émotions, que de telles pensées puissent compartimenter les naufragés dans leur promiscuité,



MARIAM ABOUZID SOUALI
Œuvre préparatoire
Acrylique sur toile
163 x 237 cm

que des désarrois de nature identique puissent être si singuliers, qu'il y ait, enfin, une solitude de l'infortune, que cette solitude rende taiseux et taciturne, que cette solitude soit le seul refuge du naufragé, son combat contre la dépossession de soi, la folie.

Un naufrage est une urgence, dans ce que l'urgence a de proprement envahissant: elle abroge les projets au profit d'opérations plus immédiates. Le naufrage cisaille le temps long de la traversée, son agenda de buts, et peut-être aussi ses espoirs et ses rêves, car il est l'empire de l'urgence et de l'immédiat. Il est le présent haletant. On court, on s'accroche, on essaie d'exfiltrer l'eau qui monte pour ralentir la perte de l'embarcation. On se plaque contre les parois, les griffes enfoncées, on s'agrippe pour ne pas céder au tangage. Le temps du naufrage est celui du désarroi. Il est compressé et compresse tout sur son passage. Il édicte un présent anxiogène – garder la tête hors de l'eau, ne pas se noyer, ne pas boire la tasse, survivre, surtout survivre.

Un naufrage est un renversement d'un état des choses. A l'indétermination des « choses », la langue anglaise préfère le terme « affairs », plus concret, exprimant mieux, justement, la « marche des choses ». Un naufrage est donc un renversement d'un « state of affairs », d'une marche des choses. Affaires, comme actions en cours ou à l'état de projets, qui ont leurs protagonistes et leurs agents, leurs logiques et leurs hiérarchies. Tant que le naufrage n'est pas encore consommé, subsiste

un état des affaires, les choses suivent leur cours: le capitaine définit le cap et la trajectoire, ordonne des actions; l'équipage obéit; les passagers s'en tiennent aux consignes. A l'inverse du naufrage immédiat – causé par une panne, une avarie – le naufrage annoncé fissure lentement les logiques, désagrège graduellement les hiérarchies. Avant le naufrage de La Méduse, l'équipage, assiégé par le doute, l'urgence, le pressentiment du désastre imminent, décida de contrevenir aux ordres du capitaine et de sonder la mer; elle donna 18 brasses. Le capitaine Chaumareys s'était donc trompé: se croyant beaucoup plus au sud du banc d'Arguin, haut-fond redouté des marins, il se dirigeait en réalité droit vers lui. Aussi l'équipage a-t-il par la suite regretté ne pas avoir pris les commandes ou déclenché une mutinerie, lorsque La Méduse heurta le banc de sable.

Un naufrage est un encerclement. L'eau prend. On s'inquiète, puis c'est l'effroi. L'embarcation craque. On mesure enfin le poids de l'eau, sa matérialité: elle alourdit l'épave, s'immisce dans les vêtements, encombre les mouvements, épaissit les gestes. La mer change de physiologie: elle n'est déjà plus cette route sur laquelle on naviguait, mais un sarcophage qui enveloppe et engloutit corps et biens. On essaie de se hisser, de surmonter les parties submergées. Peut-être marche-t-on sur des corps, aussi, et très certainement, on essaie de l'oublier ensuite. Comme le lusin de l'embarcation, tout ce qui tenait ensemble ce beau monde, équipage et passagers, cède. On dit qu'à ce moment, ressort alors le meilleur et le pire; ce qu'on



MARIAM ABOUZID SOUALI
Dessin préparatoire
Acrylique sur toile
40 x 60 cm



MARIAM ABOUZID SOUALI
Dessin préparatoire
Mine de plomb
et acrylique sur papier
50 x 65 cm



MARIAM ABOUZID SOUALI
Dessin préparatoire
Mine de plomb
et acrylique sur papier
50 x 49 cm

appelle singulièrement la nature humaine, comme pour mieux souligner la part latente de la nature en l'humain. En vérité, une communauté – avec ses règles, ses hiérarchies, sa distribution des rôles – se défait pour donner naissance à une autre: une communauté du naufrage. Elle ne se construit ni autour de lois et de règles transcendantes – le naufrage abolit la loi – ni autour d'une entente placide et patiemment construite, mais dans l'urgence de l'instant. Car de nouvelles conditions nécessitent de nouvelles actions, de nouveaux comportements, de nouvelles réponses.

Les communautés du naufrage ne se ressemblent pas. Elles se modèlent au gré des épreuves, selon les conditions du naufrage et les chances de survie. Au meilleur des jours, les solidarités se configurent rapidement, permettant la survie de tous. On se tient proches, on se serre les uns contre les autres, on se tend la main pour éviter la noyade. Le naufrage du Costa Concordia a autant marqué les esprits par l'égoïsme du capitaine – tandis que le vaisseau se dirigeait vers un rocher, il dinait avec son amante; il déserta le navire une fois échoué – que par l'héroïsme de l'équipage – coordonnant les opérations de survie jusqu'au bout, le commissaire de bord Manrico Giampedroni a été le dernier rescapé.

Au pire, les chances de survie de l'un sont corrélées à la mort de l'autre, et « seuls les pires survivent » (3). Des cent quarante-sept occupants du radeau de La Méduse, quatre-vingt dix-neuf ont été tués par les officiers après une « mutinerie », et douze autres, jugés trop faibles pour survivre, ont été jetés par-dessus bord.

Et puis on vogue dans l'inconnu. Les vagues emportent dans leur roulis les uns; on s'accroche mieux au radeau pour ne pas connaître un sort similaire. Le radeau laisse peu de traces derrière lui; le sillage, mémoire de la traversée, s'efface rapidement. Le lendemain, inventaire des survivants. Sur l'embarcation insulaire, un amas de corps fatigués, de réveil d'un cauchemar. Tel manque à l'appel, tel autre aussi, tel semble mourant. Les peaux pèlent sous l'effet du sel et du cagnard; elles s'effritent comme s'effrite le rêve poursuivi. Les Argonautes ne pensent plus à leur toison d'or. A peine regardent-ils le ciel rassis, puis l'étendue, et se demandent: « y aura-t-il un point salvateur à l'horizon ? »

Reda Zaireg

• *Adriana Castillo-Berchenko, La métaphore du naufrage dans la poésie chilienne d'aujourd'hui [1998]*

• *André Gide, Les Faux Monnayeurs [1925], cité par Elise Benchimol dans Qui vivra qui mourra : éthique des naufrages [2017]*

• *Primo Levi, Les Naufragés et les Rescapés. Quarante ans après Auschwitz [1986]*



MARIAM ABOUZID SOUALI

Dessin préparatoire

Mine de plomb et encre sur papier

43,5 x 82 cm

HAYAT

7 heures du matin, l'heure à laquelle il n'y a pas très longtemps je me réveillais pour aller à la faculté. Avec mes amies, on y arrivait un peu avant 8 heures, on y attendait 45 minutes puis on repartait. Comme chaque matinée du mardi, l'enseignant ne se pointait pas. Je me rappelle encore qu'en première année à la faculté de droit de Tétouan, toutes mes amies parlaient des futures études qu'elles allaient entreprendre. On se voyait bien en avocate ou même juge. La classe ! Il paraît que ça paie très bien et puis aussi et surtout, qu'on vous respecte. Et pas que vous, même vos parents. On les respecte, on les courtise et on les valorise. C'est fou ce que quelques années d'études peuvent faire ! Quelques années et la vie de mes parents pourra changer. Mon père pourra trouver facilement du travail grâce à moi et ma mère pourra enfin cesser de travailler à cette maudite usine, et se reposer. Elle pourra accueillir ses amies dans notre nouvelle petite demeure, différente de celle que nous avons aujourd'hui. On a un peu honte d'y accueillir les gens, au point qu'on espère ne pas avoir d'occasions pour le faire.

Quelques petites années à la faculté, ponctuées par un diplôme, et tout allait changer. C'est ce qu'on se disait, mes amies et moi, au tout début du premier semestre de nos études. Par moment, on s'imaginait même se marier avec quelqu'un de notre profession, issu d'une grande famille avec qui nous allions partir travailler dans une grande ville, Tanger ou Rabat par exemple.

C'est ce qu'on se disait. On a attendu que ça se concrétise, mais au bout du premier semestre, quand la plupart d'entre nous n'ont pas pu valider leurs modules, eh ben c'était autre chose.

Amina, ma meilleure amie, est partie travailler à plein temps dans une maison à Tanger. Elle nous parle très souvent du jeune épicier de son nouveau quartier qui veut se marier avec elle.

Apparemment, il est propriétaire de son magasin ! La chance ! Et puis il y a eu le départ de Khadija, d'un jour à l'autre, elle n'est plus venue à la faculté, alors qu'elle avait encore des rattrapages. On dit d'elle qu'elle est partie pour de bon avec des amies à Marrakech. On ne veut pas trop savoir ce qu'elle y fait, on prie juste Dieu de lui montrer la bonne voie. Elle a quitté notre bulle de désespoir partagé sans prévenir, on n'y pouvait rien. Et puis il y a ces garçons de notre promotion qui sont partis passer des concours de police et de forces auxiliaires. On ne les paie pas bien à ce qu'on raconte, mais au moins, eux, on leur offre un avenir garanti. Ils savent de quoi demain sera fait. L'Etat est avec eux.

Il ne restait plus que quelques irréductibles et moi. Comme condamnés à fréquenter les allées sinueuses de notre établissement, le laisser-aller des camarades de notre promotion dont drogues et alcools meublaient le quotidien des plus farfelus, alors que pour les autres, il n'était question que d'un regard vide, dénué de rêves et de grandes ambitions. C'était ce qu'il nous restait, notre misère collective à côtoyer.

Ça devait être un vendredi, j'étais avec Najoua, ma voisine. Mon amie de tous les jours. Quand cette Najoua vient vers moi, enjouée et ravie, et qu'elle me parle d'un projet qu'elle veut pour moi, bah je l'écoute. C'est ce que je fais. Je l'écoute attentivement. Et je me projette déjà dans ce qu'elle dit, je m'y vois heureuse et épanouie. Najoua me fait toujours cet effet, avec ses idées qui viennent secouer mon quotidien. Et maintenant ma vie.

En ce matin de vendredi, vers la fin du mois de Mai, alors que je venais de recevoir mes résultats, décevants comme à l'habitude, Najoua m'a proposé de rêver d'un ailleurs. D'en rêver pour ensuite tout faire pour y aller. Elle m'a proposé de commencer un nouveau chapitre de ma vie. J'en avais besoin.

C'était simple : dès début juin, il fallait travailler tout l'été, économiser et payer le passeur qui m'emmenera de l'autre côté. Ensuite, il me fallait juste trouver quelqu'un en Espagne pour m'aider à mon arrivée, et pour cela, il n'y avait pas besoin de trop chercher : ma tante y travaille depuis bientôt une dizaine d'années chez un couple espagnol. Je l'ai rapidement mise au courant, elle était d'accord, et il ne me restait plus qu'à travailler l'été. Enchaîner les petits boulots de femme de ménages, entre Tanger et Tétouan, de 7 heures du matin à 23 heures, et aider un peu ma mère à l'usine. Train-train quotidien que j'essayais de surmonter en mettant la photo de la plage d'Almeria, ville du sud de l'Espagne, comme fond d'écran de mon téléphone.

Et puis il y avait mes parents à convaincre. Quelques débuts de phrases glissés, une voix hésitante et ils avaient tout compris. Mon père n'avait pas le choix, sa dignité déjà écrasée par son chômage. Ma mère n'avait plus rien à dire, son amour maternel écrabouillé par la fatigue quotidienne. Ils m'ont laissée partir.

À 7 heures du matin, le 25 septembre, dans ce bateau de fortune, il fait plutôt froid. Les vêtements que j'ai ramenés ne me suffisent plus. Nous y sommes depuis bientôt deux heures. À bord, il y a Amine, le voisin de mon amie, Najoua. On a beaucoup parlé à la plage le soir, lorsque nous attendions l'arrivée du passeur. Il a promis à mon amie de me protéger.

Nous y sommes, entre l'Espagne et le Maroc, entre l'avenir et mon passé. Je ne veux plus me rappeler de comment on est arrivé là. C'est de l'histoire ancienne pour moi. Je ne pense qu'au futur.

Et puis notre fin a été annoncée. Tout est allé vite.

Je me rappelle de bruits, de cris et du son du moteur. Je me rappelle de Amine qui me prend dans ses bras et me baisse la

tête. Il me dit de ne pas bouger, de ne rien regarder et de penser à Dieu qui nous protégera. Ce qu'Il n'a pas fait. Je finis par bouger et je sens une douleur vers mon abdomen.

Pendant un moment, je pense que c'est Amine qui me pousse, mais non. Ce n'est pas lui. C'est différent, à la fois chaud et froid, je n'ai jamais senti ça auparavant. Je vois le regard des gens autour de moi, une dame pleurer, un jeune homme, la trentaine, pleurer lui aussi. Une autre femme crier de toutes ses forces. Et moi, je ne fais rien. Aucune réaction. Je lève ma tête vers le ciel, il fait plutôt beau, malgré tout ce froid. D'ailleurs, je sens qu'il fait de plus en plus froid, comme si petit à petit je pénètre dans un quelque chose de nouveau. Subitement, je sens d'autres douleurs. Ma jambe cette fois-ci, puis mon ventre. Elles sont soudaines, souvent accompagnées d'un bruit qui vient de loin.

Et puis je vois tout le rouge dans mes vêtements, la couleur qui s'assombrit et le ciel bleu que je vois de moins en moins. La douleur augmente, j'entends d'autres bruits sourds, et cette fois-ci je ne vois plus rien. Je ne sens plus rien ni entend quelque chose. Je pense à ma mère, à mon père, à mes petits-frères et à mes voisins.

Je pense à ma vie. La « vie » d'ailleurs, c'est mon prénom. Quelle ironie... Je m'appelle Hayat et je viens de comprendre que la vie est en train de me quitter. Ce matin, je comprends que je n'aurai plus d'avenir. Ni au Maroc ni ailleurs.

Ce 25 septembre, alors que je n'avais pas encore fêté mes 20 ans, je venais d'être abattue par un navire de guerre sur ce petit bateau qui devait tout m'offrir.

Auraient-ils réussi à rendre ma fin plus tragique que mon vécu ?

Soufiane Sbiti
Journaliste



MUSTAPHA AKRIM (NÉ EN 1981)
Article 3 de la DUDH, 2018 Edition 1/5 + 2 E/A
Béton teinté dans la masse. 35 x 350 x 4 cm

CE STADE DE LA NUIT

En 2014, la romancière Maylis de Kerangal consacrait un ouvrage au drame de Lampedusa, ayant eu lieu une année auparavant. Lampedusa, cette « île italienne de la Méditerranée, entre Malte et la Tunisie, rattachée à la Sicile. » Les dictionnaires ne mentent pas. Partie de Libye, une embarcation de fortune faisait naufrage aux larges des côtes italiennes. À son bord, des femmes, des enfants, ces civils que le XXème siècle dans son lot de barbaries nous a appris à distinguer des soldats et des militaires. Il y avait bien, gravées dans un marbre aujourd'hui effrité, des conventions internationales. Les Conventions de Genève relatives au Droit International Humanitaire. Une Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, promulguée au lendemain de la Seconde Guerre mondiale reconnaissant, dans son article 13, la liberté de circulation des personnes, non pas encore des marchandises ou des capitaux. Des personnes, comme vous et moi. Mais qui s'en souciait désormais ? Entériner des principes n'a jamais empêché les hommes de les piétiner. Clamer, la main sur le cœur ou sur la Bible, qu'on est attaché à des valeurs universelles n'a empêché personne d'acquiescer à la pire des crapuleries. Notez combien les majuscules d'imprimerie confèrent à ces principes une puissance incomparable d'intimidation ! Le Droit. La Déclaration. L'Homme. L'Humanitaire. Baudruches imbues d'un prestige qu'elles seules s'arrogent. Une farce.

En 1958, est publié le roman posthume de l'écrivain aristocrate Giuseppe Tomasi di Lampedusa Le Guépard que le réalisateur italien Luchino Visconti portera, en 1963, à l'écran. Burt Lancaster, Claudia Cardinale, Alain Delon en seront les protagonistes. L'histoire se déroule en Sicile, au moment où les garibaldiens débarquent pour achever l'unité du pays. Le Prince Salina, incarné

par Burt Lancaster, assiste impuissant à la disparition du monde féodal auquel il appartient encore. Dans un élan intéressé et désespéré à la fois, il accepte d'unir son neveu Tancredi à la fille d'un paysan nouvellement enrichi, Angelica. D'un monde l'autre. L'Histoire est une affaire de plaques tectoniques qui s'érodent, invisibles à nos yeux. Des forces souvent antagonistes s'affrontent, faites de la somme de tous les intérêts particuliers, de toutes les vilenies privées, de toutes les rancœurs, mais aussi de tous les fantasmes de déclassement. Il ne faut pas sous-estimer ces blessures narcissiques qui traversent les corps et les peuples. Il vient un temps où elles s'infectent sans rémission possible. Embrasements, révolutions. L'irrationnel est toujours à nos portes, tapi dans l'ombre. Le nommer fascisme ne résoudra rien si l'on est incapable, en amont, de comprendre ce qui se joue dans cette lente érosion du temps présent. Maylis de Kerangal, et avec elle tous les artistes qu'intéressent ces questions, a le génie de confronter les époques, de les faire résonner ensemble. Lampedusa 2013 / Italie 1963 / Sicile 1860. Le Guépard raconte l'irrésistible perte d'influence et de pouvoir d'une aristocratie de propriétaires terriens désormais au pied du mur. Le naufrage de Lampedusa nous donne à voir le naufrage d'une société, la nôtre, incapable d'harmoniser ses principes avec ses actions. Lampedusa, une de ces îles volcaniques « émergées à la convergence de plaques tectoniques africaines et eurasiennes », écrit la romancière. Les patrouilles se multiplient en Méditerranée. Les soldats en embuscade tirent sur les candidats à l'exil. La passion xénophobe des peuples européens se déchaîne. Des individus se noient dans des mares de sang emportant avec elles des principes que nous avons crus pourtant universels.

Ces réflexions s'appuient librement sur l'ouvrage de Maylis de Kerangal «À ce stade de la nuit», publié aux éditions Verticales.

Olivier Racht



MUSTAPHA AKRIM
(NÉ EN 1981)
Bidons, 2017
Béton coloré
Edition 1/3 + 2 EA
Dimensions variables

YOUNESS ATBANE (NÉ EN 1982)
SANS TITRE, 2018
Installation
Bustes en ciment et plâtre,
peinture et fils de cuivre
Edition 1/3 + 1 E/A
160 x 450 x 300 cm





Ensemble de 4 photographies faisant partie de l'installation
 « CES INCONNUS ONT UN VISAGE... »
 Tirage sur plexiglas
 4 x (50 x 50 cm)

HASSAN BOURKIA
 (NÉ EN 1956)
 INSTALLATION
 « CES INCONNUS ONT UN NOM... », 2018
 Cages, valises et photographies
 Dimensions variables





MAHI BINEBINE
(NÉ EN 1959)
LE MIGRANT, 2016
Bronze
Edition de 8 + 1 E/A
180 x 80 x 80 cm



MAHI BINEBINE
(NÉ EN 1959)
ENTRE LES RIVES, 2016
Bronze
Edition de 4 + 1 E/A
260 x 150 x 60 cm

SIMOHAMMED FETTAKA
CAMOUFLAGE, 2018
Installation, figurines en plastique et bois
150 x 300 x 8 cm

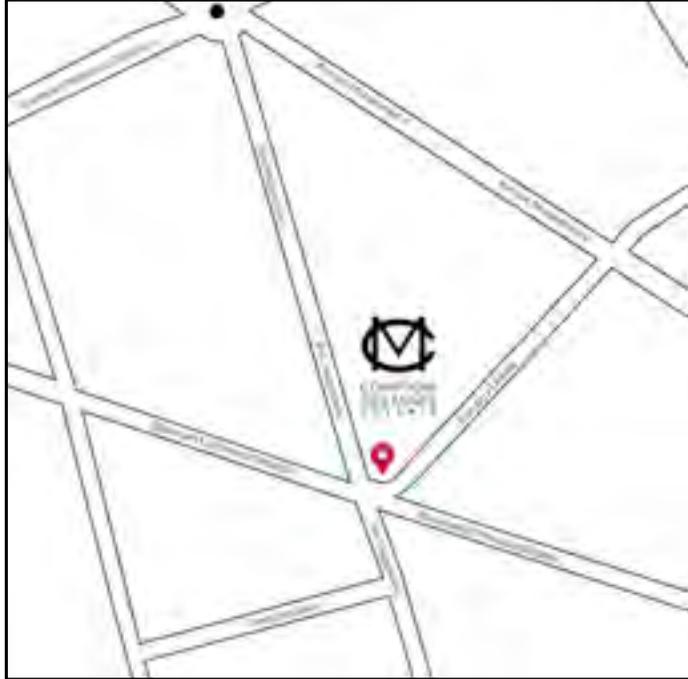




KHALIL NEMMAOUI. Sans titre, 2018. Tirage UV sur plexiglas, contrecollé sur dibond. Edition 1/1 + 1 EA. 180 x 240 cm



KHALIL NEMMAOUI. Sans titre, 2018. Tirage UV sur plexiglas, contrecollé sur dibond. Edition 1/1 + 1 EA. 180 x 240 cm



COMPTOIR
DES MINES
GALERIE

Angle rue de la Liberté et rue de Yougoslavie,
Guéliz, Marrakech
Mob. : +212 6 63 01 01 91 / +212 6 88 14 60 74
Tél. : +212 5 25 08 77 77
info@comptoirdesminesgalerie.com
www.comptoirdesminesgalerie.com
CM Galerie cm_galerie



COMPTOIR
DES MINES
GALERIE

Angle rue de la Liberté et rue de Yougoslavie,
Guéliz, Marrakech
Mob. : +212 6 63 01 01 91 / +212 6 88 14 60 74
Tél. : +212 5 25 08 77 77
info@comptoirdesminesgalerie.com
www.comptoirdesminesgalerie.com
CM Galerie cm_galerie